

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Aux confins des *deux royaumes*

Un asile pour Momo

Pierre Vadeboncoeur, *Les Deux Royaumes*, essais, Montréal, l'Hexagone, 1978, 243 p.

Gabrielle Poulin

Number 15, August–September 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1979). Review of [Aux confins des *deux royaumes* : un asile pour Momo / Pierre Vadeboncoeur, *Les Deux Royaumes*, essais, Montréal, l'Hexagone, 1978, 243 p.] *Lettres québécoises*, (15), 35–37.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Aux confins des deux royaumes :

Un asile pour Momo

Pierre
Vadeboncoeur

Les deux
Royaumes



Il y a quelques mois, Pierre Vadeboncoeur gagnait le grand prix littéraire de la ville de Montréal avec Les deux Royaumes (L'Hexagone). Plusieurs textes de ce livre traitent de littérature et d'écrivains. C'est sur ces derniers que Gabrielle Poulin s'est surtout attardée.

Je croyais bien connaître Maurice Boulanger, alias Mo Baker, dit Momo¹. Parmi les héros « à la triste figure » qui chevauchent le pays littéraire québécois de la présente décennie romanesque, Momo se dresse, sorte de crucifié dérisoire, les bras étendus dans une attitude tragique, solitaire et inutile comme un épouvantail dans un champ de maïs, à Saint-Emmanuel-de-l'Épouvante, justement. Sans feu ni lieu, méprisé, haï, toujours traqué, il pousse devant lui son passé de dépossession. Après avoir jeté ses restes aux deux « fils de la sauvagesse », comme à des chiens errants, le village, maintenant qu'ont grandi les deux orphelins, Calixa et Momo, les repousse à coup de fusil. Calixa en a pris son parti : il a, depuis longtemps, trouvé un refuge dans la forêt ; engagé dans la poursuite d'un amour impossible, Momo joue au voleur, peut-être à l'assassin. De toute façon, les frères Boulanger sont trop différents des respectables habitants de Saint-Emmanuel pour n'être pas des criminels. Quand se referme le premier tome des *Histoires de déserteurs*, le village a triomphé : Calixa a pris encore une fois, et pour longtemps, le bord du bois ; l'inspecteur Therrien est venu arrêter Momo — mais quelqu'un s'était déjà chargé de le rendre inoffensif — soupçonné du meurtre de Gigi, sa maîtresse infidèle, pour qui il avait jadis commis un vol et qu'il avait osé aller relancer dans une maison close à sa sortie de prison. Libéré de son épouvantail, Saint-Emmanuel peut dormir en paix. D'autant mieux encore que l'inspecteur Therrien, qui doit prendre sa retraite dans quelques mois, a choisi de s'établir dans une solide maison de rondins qu'il se fera bâtir sur un promontoire, juste au centre du village. Alors, s'il advenait que Momo s'évade de sa prison . . . Certes il ne pourrait venir à l'esprit des bien-pensants de

Saint-Emmanuel que l'ex-inspecteur de police ouvre l'asile de sa maison au criminel. Et pourtant.

Oui, je croyais bien connaître Momo. De l'apercevoir tout à coup, en chair et en os, à l'aise, tout à fait comme chez lui, dans la demeure respectable et austère d'un grand essayiste québécois, j'avoue que ça m'a donné un choc. Comment se fait-il, me suis-je dit, que Pierre Vadeboncoeur se soit tellement attaché au plus misérable des personnages de Major, à l'un des plus noirs de tous les héros du roman québécois ? Qu'y a-t-il de commun entre l'auteur des *Deux Royaumes*² et l'épouvantail de Saint-Emmanuel ? D'autres lecteurs, à la tête davantage philosophique, feront sans doute des comptes rendus plus rationnels de l'ouvrage de Pierre Vadeboncoeur ; moi, qui ne suis par goût et par métier qu'une lectrice de roman, je n'ai pas pu faire autrement que d'entrer dans *Les Deux Royaumes* avec la même disponibilité, la même passion, voire la même complicité qui me retiennent dans un univers romanesque authentique. Je ne l'ai pas regretté. Dès les premières lignes, j'ai compris que ce narrateur, qui dit « je » comme un grand nombre de romanciers modernes, crée dans sa parole un lieu accueillant, qu'il s'engage, et nous avec lui, non pas dans des arcanes politiques ou philosophiques, mais dans des chemins frémisants, éclairés seulement par des lueurs fragiles, dont les mouvements ressemblent aux palpitations d'un cœur. J'ai décidé, puisqu'il m'y invitait, de le suivre à la trace dans cette aventure, espérant que, tout à coup, à un carrefour, j'apercevrais, en même temps que lui, suspendue entre ciel et terre, la silhouette hallucinante de ce « frère humain », Momo, l'épouvantail, à qui « pies, corbeaux ont les yeux cavés » et qui est « plus becqueté d'oiseaux que dés à coudre ».

Déjà, cependant, dès les premières pages, l'on croit entendre, à travers la confidence de Pierre Vadeboncoeur, la longue plainte silencieuse de Momo ; l'on reconnaît, au détour de telle ou telle phrase, l'empreinte de ses pas dans la nuit. Oui, c'est bien de nuit qu'il s'agit ici. La nuit la plus

longue et la plus troublante qui puisse envahir le cœur de l'homme. Est-ce celle-là que les auteurs spirituels ont coutume d'appeler « nuit mystique » ? Pierre Vadeboncoeur, lui, parle d'un « conflit tout intérieur avec le monde », d'une « opposition morale avec l'univers ambiant ». Cette crise enveloppe l'être humain d'une tristesse bien plus profonde encore que la tristesse révolutionnaire « qui a quelque chose à voir avec l'action extérieure du destin et l'échec désolant d'une entreprise de création ou de conquête ». La tristesse spirituelle « se désespère », elle, « au sujet de l'amour » (p. 10-13). Voilà qu'apparaissent dans le texte de Vadeboncoeur, comme elles sont apparues dans sa vie, les premières touches de cette ombre dans laquelle Momo non plus ne cesse de s'enfoncer. « Cette obscurité n'est pas ordinaire : sa densité fatale suggère une autre ombre. » Plus loin, parlant de Major, Vadeboncoeur précisera :

On dirait de Major comme d'un peintre qu'il est le découvreur du noir dont il fait usage. On dirait surtout que ce noir ne lui appartient pas et qu'il l'a rencontré dans un mouvement inexorable de descente le long d'un destin tragiquement dépouillé, où il n'y a pas trace de la main de l'auteur sans quoi tout serait gâché. Là, toute l'infortune du monde figurée par un malheur circonscrit et individuel mais constant et comme inscrit se trouve dans celui-ci en concentré. (146.)

Mais, j'anticipe. Dans le premier chapitre, qu'il intitule « la Dignité absolue », Vadeboncoeur ne parle pas de Momo. Il essaie simplement de trouver la cause de cette irruption en lui d'un « mal universel ». Pourquoi toute cette ombre subitement autour de lui, en lui, qui lui révèle le sens réel de la métaphore « avoir la mort dans l'âme » ? Tandis que le poète, lui, parle de « stupeurs » et trace des figures noires, immobiles, comme figées dans l'horreur, Pierre Vadeboncoeur tente de prendre la mesure de la lente stupéfaction qui l'investit à la racine de ses sentiments, d'apercevoir par « les yeux sans paupière de l'âme, qui ne distingue pas les contours, les éclairs inconnus d'un mal plus diffus et plus redoutable » (14). Il est rare qu'on ait entendu de tels accents dans la littérature québécoise. Parfois, je n'ai pu m'empêcher de songer à Jacques Brault, celui de *l'En dessous l'admirable*³ et des incomparables monotypes qui accompagnent les proses de *Stupeurs*⁴, qui sont tranchantes et brûlantes comme des diamants noirs. Quel mal secret jette ces « éclairs inconnus » ? À quelle science occulte doivent conduire les ténèbres de cette nuit-là ? Pierre Vadeboncoeur évoque « le poids énorme du monde moral contemporain . . . les sacrilèges dont nous tissons nos vies en riant » (15). Les hommes de notre temps sont à ses yeux des déserteurs : ils ont oublié « dans une sorte de frénésie collective [. . .]

le gage d'un autre monde, d'une autre patrie, même terrestre à la rigueur, — une patrie où l'on trouverait, par-delà la première ligne des désirs ou des pensées, si grossière, si barbare, si abusivement définitive, une région réservée, un lieu plus haut, où l'âme apprendrait ceci : que les pensées et les désirs courants, violemment répandus dans l'univers par le mouvement hagarde de l'époque, ont obscurci l'attrait qu'elle exerçait dans des civilisations plus pures ? Le second mouvement, la seconde interrogation, l'interrogation secrète, la délicate

hésitation de l'âme devant toute pensée et devant tout appétit, voilà ce qu'il y a en moins dans la culture moderne. (16-17.)

En somme, Pierre Vadeboncoeur raconte lui aussi, à sa façon, qui n'est pas celle du romancier, une histoire de déserteurs. Tandis que Major donne aux siennes toute l'épaisseur et toute la complexité du réel et de la vie, l'essayiste, lui, les dépouille de leurs apparences pour n'en laisser apparaître que l'ossature rongée et vide. Mais c'est bien des mêmes histoires qu'il s'agit. Les habitants de Saint-Emmanuel-de-l'Épouvante, tous victimes d'une épidémie implacable, ont également déserté leurs « propres lieux pour habiter d'emblée cet univers nouveau » (24) et ils se sont laissés déposséder d'eux-même dans les choses. Ils sont terre à terre, impuissants, égoïstes et stériles. Major ne les juge pas, ne les blâme pas ; il les décrit. Les deux seuls êtres purs, les deux seuls vrais enfants de Saint-Emmanuel, portent le poids de toutes ces trahisons et de tous ces abandons. Momo, surtout, sert de bouc émissaire à la nation, lui qui, par une sorte de poussée aveugle, revient toujours — et Major est toujours sur ses talons — à Saint-Emmanuel, comme vers une patrie dont il garde en lui-même l'image inaltérée.

Dans l'exploration qu'il fait du royaume terrestre moderne, tellement vide et décevant pour lui, Pierre Vadeboncoeur prend parti plus manifestement, bouleversé qu'il est par l'abandon et par les trahisons dont sont victimes les enfants de cette « société spirituellement odieuse ». Quoi dire à ces enfants à qui nous n'avons laissé « pour passage de leur monde dans le nôtre et pour leur initiation que les jardins piégés de nos dépravations, de nos piteries philosophiques, de notre ridicule versatilité . . . » (221) ? Il est très étrange de voir, que, après avoir dénoncé d'une voix véhémement, presque à la façon d'un prophète, les errements de notre civilisation matérialiste et les servitudes de notre société libertaire, Pierre Vadeboncoeur, au terme de cette prise de conscience douloureuse, lui qui ne trouve d'apaisement et d'échappée lumineuse que dans la contemplation des oeuvres d'art, l'audition d'un Mozart ou d'un Bach, la lecture de quelques grandes oeuvres : Rousseau, Saint-Denys Garneau et, plus près de nous, du premier roman d'Yvon Rivard (« un astre ») — il faut lire les magnifiques chapitres qu'il intitule : « Les Traces de l'invisible » et « Instants de verbe » — se penche sur les véritables laissés-pour-compte de notre modernité et se demande ce qu'il dirait à l'enfant, à « l'enfance sur le point de finir ».

Dans la personne de Momo, l'enfant d'ailleurs est déjà devant lui ; il sent confusément l'existence de ces « deux Royaumes » dont s'apprête à lui parler Pierre Vadeboncoeur. Du premier, le « fils de la sauvagesse », l'amant malheureux de Gigi, n'a jamais connu que le caractère trompeur et violent. « Momo s'enfonce vers l'ombre la plus noire, comme par destination inflexible » ; « il est l'image du malheur ». « La destinée de Momo est si lourde et si tenace, si constante sous le poids, qu'elle passe une limite invisible outre laquelle le malheur parle comme une voix qui a cessé d'être la sienne. » (148.) Vadeboncoeur ne propose pas cette interprétation de l'oeuvre de Major, il ne fait, comme il le souligne, qu'en rendre compte pour lui-même. Momo

pourra-t-il passer du premier Royaume, dont il est rejeté, dans le second, lui qui a été conduit « à l'extrémité de la solitude », qui s'apparente à la mort et n'offre pas de « point d'appui pour la moindre espérance » (148) ? Dans la chronique de Major — mais il faudra attendre le deuxième tome — nous apprendrons que l'inspecteur Therrien a ouvert sa maison, bâtie entre ciel et terre (entre les deux Royaumes ?) (là il avait la sensation d'échapper au « trivial train-train de Saint-Emmanuel, comme à son écoeurante dépense d'énergie »), à Momo qui s'est évadé de sa prison. Pour sa part, Vadeboncoeur dit regretter que certains méandres suivis par le roman égarent le lecteur jusqu'à un certain point par rapport au caractère et à la condition tragique de Momo qu'il voit aux confins de ces deux Royaumes comme « un Christ sans lumière ».

Il est trop tard pour Momo, croit Vadeboncoeur. Il est peut-être déjà trop tard pour ces enfants à qui on a fermé l'accès à l'autre Royaume par insouciance, par cupidité, par exclusivisme, par scepticisme, par vanité intellectuelle, par cynisme.

C'est l'ineffable tout entier qui est touché, frappé d'excommunication, pourrait-on dire dans un sens étymologiquement approprié. L'ineffable des hommes, celui du peuple, celui du passé, celui de l'héritage, celui du pays, celui aussi, par excellence, de l'esprit, celui de l'au-delà de tout, de chaque visage, de la nation et de toutes les vérités trahies par défaut de voir qu'elles existent par-delà la portée simple du regard. (171.)

Vadeboncoeur, en vérité, crie sauve-qui-peut tout en commençant lui-même, sinon à marcher à rebours de l'époque actuelle, du moins à s'attarder pour « laisser une chance à la vie de refaire autour de lui son tissu déchiré » (173). Il n'est pas désespéré. Il a raconté en toute simplicité sa propre descente aux enfers modernes. Il a entrepris péniblement le mouvement de sa remontée. Il espère, il souhaite, trouver une oreille attentive chez la jeunesse, « si toutefois celle-ci peut encore lire ». Le médiateur qu'il a choisi pour établir un point de jonction entre les « deux Royaumes » si tragiquement divisés, c'est celui de ce « Christ sans lumière », Momo, à qui il a tendu la main dans ses propres ténèbres, comme à un frère de douleur, comme à toute l'enfance malheureuse et piétinée du monde.

« À quoi tient l'intense pouvoir de l'évocation romanesque ? » « D'où vient que nous aimions tant les héros de certains romans ? » Au coeur de son essai, Pierre Vadeboncoeur a répondu très rationnellement, voire philosophiquement à ces deux interrogations. J'ai admiré les pages lucides qu'il intitule « Le Roman ou l'ambition d'être » : il y est question de substance infiniment persistante, de réel transfiguré, d'analogie avec l'être, de durée, d'accentuation d'un sens ontologique, autant de concepts que renouvellent du moins dans leur expression et par leur application à l'évocation romanesque, la réflexion personnelle et libre de Pierre Vadeboncoeur ; mais c'est l'ensemble de la démarche de l'auteur des *Deux Royaumes* qui m'a touchée. Dans son ordre bien particulier, cet essai s'apparente aux *Histoires de déserteurs* de Major. Ce n'est pas un hasard si Momo, en faisant sortir « toute l'oeuvre de Major de la chronique », a trouvé refuge au coeur le plus brûlant de l'essai de

Vadeboncoeur. L'inspecteur Therrien n'a pas pu assumer très longtemps la paternité de Momo. Ou plutôt, juste le temps qu'il fallait pour que Momo puisse entendre désormais la voix familière du père dans chaque torrent et s'en aille, lui aussi, tournant le dos à Saint-Emmanuel et à toute la modernité, vers le coeur de la forêt pour que la vie refasse autour de lui « son tissu déchiré ». Vadeboncoeur, lui, a surtout perçu Momo comme un personnage au destin implacable, peut-être parce que c'est au coeur de sa propre nuit qu'il a vu sa propre image se confondre avec celle de Momo. À l'instar de l'inspecteur Therrien, il lui a offert un asile et lui a parlé comme à l'un de ses enfants. Momo entendait en lui-même déjà l'appel d'une source qu'il n'a jamais renoncé à retrouver. Elle parle de vie, d'amour, de quelque chose d'ineffable qui se refuse toujours, mais que le « fils de la sauvagesse » poursuit inlassablement. Quand il rentre dans la forêt ancestrale, seul, dépouillé de tout, mais toujours vivant, il prend le temps « d'arpenter amoureusement l'espace grandissant qui le sépar[e] d'un passé dont les coups de vent le lav[ent] sans ménagement, avec la rude efficacité de la mère qui lèche ses petits »⁵. Je ne sais pas ce que Major fera de Momo, ou plutôt jusqu'à quelle profondeur Momo fera encore signe à Major de le suivre, mais je crois que derrière le noir qui enveloppe ce personnage, une lueur mystérieuse, venue de très loin dans le temps, manifeste parfois sa présence. Elle peut prendre la forme d'un désir, d'un appel, d'un espoir. C'est quelque chose d'indicible, d'ineffable justement, comme une manifestation particulière, inédite, de ce que Pierre Vadeboncoeur appelle l'autre Royaume.

Gabrielle Poulin

1. André Major, *Histoires de déserteurs* : I. *L'Épouvantail*. Montréal, Éditions du Jour, 1974, 229 p. ; II. *L'Épidémie*. Montréal, Éditions du Jour, 1975, 218 p. ; III. *Les Rescapés*. Montréal, Quinze, 1976, 142 p.
2. Pierre Vadeboncoeur, *Les Deux Royaumes*, essais, Montréal, l'Hexagone, 1978, 243 p.
3. Jacques Brault, *L'En dessous l'admirable*, coll. « Lectures », Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 52 p.
4. Gilles Archambault, *Stupeurs*, proses avec huit monotypes de Jacques Brault, Montréal, Éditions du Sentier, 1979, 77 p.
5. *Les Rescapés*, p. 143.